

## **BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...**

Excat au rendez-vous, Pichevin s'amena le jeudi soir, et avec lui Marquemal et Cadichot. Il faisait un temps à pas foutre les chiens dehors.

Nous continuâmes notre dégoisage devant un grand feu allumé par la ménagère.

«Nom de dieu, me dit Pichevin, j'ai bougrement ruminé tout ce que tu m'as si bien jaboté la dernière fois, et je trouve que tu as rudement raison. Les deux copains à qui j'ai narré notre causette pensent kif-kif bourriquot.

La putain de République que nous supposions être bonne bougresse pour les pauvres nous a couillonné dans les grands prix. A coups de bulletins de vote nous avons bien foutu les messieurs dehors, malgré ça, nous sommes jean-jean après comme avant. Aux conseils de commune on a envoyé des culs-terreux comme nous, et ils ne peuvent rien foutre de bon! Les républicains qui nous contaient fleurette quand il s'agissait de décrocher l'assiette au beurre, sont aussi vaches que les monarchiens de tout poil, le Panama le prouve!

Les socialos, tu dis et je le crois, que c'est du même tonneau: canaille et compagnie! - et qu'on veut nous bourrer avec le Socialisme comme on nous a déjà gourré avec la République.

Toi, t'es anarcho... Mais qui nous dit que les anarchos c'est pas des monteurs de coups, kif-kif les autres; qu'eux aussi ne nous foutront pas dedans? Voilà la question que Marquemal, Cadichot et moi nous voulons te poser».

«C'est très bien, vieux frères, que je fis. Et en se chauffant les tibias on va te donner des explications. D'abord je vas vous dire ce que c'est que l'Anarchie et ce que veulent les anarchos. L'autre fois, il me semble que je t'ai dit, et je ne m'en dédis pas, mille dieux, que les anarchos étaient seuls socialistes. Ben oui, eux seuls veulent l'Expropriation, c'est-à-dire la dépossession des richards actuels par le populo: la terre des couvents et des riches retournant aux communes rurales, l'hypothèque et l'impôt balayés à perpète, et qu'il ne soit plus question de l'esclavage militaire.

Ils veulent aussi que les usines, les ateliers, les mines, fassent retour aux turbineurs des villes, - que ces mêmes turbineurs et ceux de la cambrousse s'entendent entre eux à la bonne franquette, pour l'échange de leurs produits.

Jusque là, rien qui semble à prime vue nous séparer des socialos à la manque. Eux aussi, vietdaze, à certaines occases, ils disent vouloir emmancher la Sociale de cette façon; mais, vingt dieux, la fin finale de tous leurs discours, c'est que rien ne s'agencera bien s'ils ne sont à la tête; une fois qu'ils seront grosses légumes, t'auras qu'à ouvrir le bec. Les alouettes dégoulineront du ciel toutes rôties.

Les anarchos, c'est tout le contraire, ils ne veulent rien savoir en fait de places! Ils ne veulent pas plus celle du trou du cul Carnot que du plus petiot garde-champêtre.

A chacun d'agir en peinarde, qu'ils dégoisent; amant de types qu'on élève, autant de gars foutus dans la merde, - le meilleur devient le plus muflé! L'émancipation des prolos doit être l'œuvre des prolos eux-mêmes.

Les social jasent à toute occase de conquête des pouvoirs des municipalités, et de tout le tralala politique; voulant nous faire accroire qu'une fois l'assiette au beurre dans leurs pattes, chacun pourra y piquer à son aise.

Tandis que les anarchos gueulent sans fin ni cesse: - Assez de ces foutaises, mille bombes! Soupé des chefs, - chacun a son propre chef sur les épaules! Assez du torche-cul électoral, - les types de Paris ne peuvent pas savoir ce qui est utile aux gas de Fouilly-les-Oies ou de Trépigny-les-Marmites; eux seuls, sacré pétard, peuvent chouetterment manœuvrer leur barque.

Que chaque prolo de la ville ou de la campluche y aille de son initiative; qu'il se groupe avec de bons bougres comme lui pour répandre ses idées; que, sans faire de magnés, les groupes s'entendent entre eux pour secouer les puces aux richards et, à l'aide de la force, reprendre leur saint-frusquin.

Une fois la terre reprise par les campluchards, la mine par les mineurs, et les usines par les ouvriers, que foutrait-on d'un gouvernement? Il serait aussi utile que la vermine!».

Eh oui, foutre, les anarchos dégoisent de la sorte, et ils ont mille fois raison, pétard de dieu! Le gouvernement est au corps social ce qu'est la vermine au corps humain. Et ça coûte chaud, un gouvernement! Celui qu'on endure en France nous coûte, à vue de nez, quelque chose comme quatre milliards par an.

Nom d'un pet, les services qu'il nous rend valent-y quatre milliards?

Je ne veux pas bavasser des saloperies qu'il fait, c'est les trois quarts de sa besogne: prélèvement de l'impôt, conscription, guerre, emprisonnement des bons bougres, fusillades de grévistes... j'arrête là, la litanie, car j'en aurais jusqu'à demain!

Et le peu de choses utiles dont ce salaud s'accapare le monopole, c'est pour se faire accepter de nous. D'ailleurs on s'en tirerait sans lui:

- Il fait, les routes,... les groupes de campluchards des communes ne les feraient-ils pas aussi bien?

- Il donne l'instruction... crétin, des types instruits jusqu'au bout des ongles la donneraient à nos loupes bien mieux que lui.

C'est en tout pareil, mille polochons. En réalité, l'État est une machine à nous broyer: qu'importe que ce soit Pierre ou Jacques qui tourne la manivelle, - nous n'en sommes pas moins broyés.

Et merde, on les a assez changés les types qui la font virer cette garce de manivelle, maintenant faut foutre la machine en capilotade!

Croyez-vous, les amis, qu'en tenant ce jaspinage les anarchos vont se hisser aux râteliers? Y a pas de pet! Ils iront au baignoire ou sur l'échafaud.

Donc, pour en finir, nom de dieu, exprimons le suc de l'Anarchie:

Pour le présent, c'est la lutte contre le Capital et l'État; la guerre à coups de plume, à coups de langue, avec des pétarades d'actes individuels, de grèves, d'émeutes...

C'est l'ébauche du groupement corporatif, du groupement par affinités qui, par la libre entente, remplacera les capitales et les gouvernants d'aujourd'hui...

Demain, vingt dieux, ce sera le grand branle-bas de l'Expropriation des jean-foutre; avec sa conséquence: la prise de possession commune de toutes les richesses par les bons bougres.

Et après le chambard, le bien-être et la liberté: chacun naviguant à sa guise sans souci du bricheton; un turbin aussi agréable qu'une partie de rigolade; des frusques et des chouettes turnes pour tout le monde.

Turellement, pas de douaniers, mille dieux! Pas de flics, pas de rats de cave, plus de percepteurs, plus de cognes, plus de troubades, plus de juges, - rien qu'un mauvais souvenir de l'infamante dégustation de nos jours!

Foutre de foutre, nous en déguisâmes bien plus long avec les trois camélouches, mais pour aujourd'hui faut poser sa chique, je peux pas accaparer tout le papier de Peinard.

A dimanche, les aminches.

**Henri BEAUJARDIN,**  
*Le père Barbassou.*

-----